

LE DRAGON SOUS AALHOLM



Une aventure pleine de fantômes et de secrets

Le Dragon sous Aalholm

Une aventure pleine de fantômes et de
secrets

Édition française

Traduction intégrale du roman danois Dragen under Aalholm.

Pour les lecteurs de 7 à 11 ans. Douze chapitres, une postface
historique et des sources.

Le récit mêle fiction, légendes et éléments historiques. La postface
permet de les distinguer.

Sommaire

1 Un rien très bruyant	4
2 L'Association des fantômes mécontents	9
3 Quelqu'un a mis du feu dans le chien	14
4 Le roi a le droit, mais pas toi	19
5 Bodil aimerait des excuses	23
6 Une fille qui pliait des draps	27
7 L'oiseau qui disparut deux fois	31
8 Départ sans billet de retour	35
9 Le livre bleu	40
10 Max sans nom	44
11 Un livre entier rempli de gens	48
12 Il ne s'était passé qu'un instant	54
Qu'est-ce qui est vrai dans cette histoire ?	59
Sources des indices historiques	63

CHAPITRE 01

Un rien très bruyant

À Aalholm, il y avait trois règles.

Interdiction de courir dans les escaliers. Interdiction de toucher aux armures. Et interdiction absolue d'ouvrir la petite porte rouge près du vestiaire.

« Qu'est-ce qu'il y a derrière ? demanda Ella.

— Rien », répondit l'homme aux clés.

Il s'appelait Karl et s'occupait de l'entretien. Son trousseau était si énorme qu'Ella se dit : soit il s'occupait d'un château, soit il avait un très grave problème d'antivols de vélo.

« Alors, pourquoi on ne peut pas l'ouvrir ?

— Parce qu'elle doit rester fermée. »

Karl poursuivit son chemin. Ses clés faisaient le bruit de couverts qu'on aurait lâchés dans un escalier.

Ella regarda son petit frère.

« Ce n'était pas une réponse.

— Si, dit Max. Juste une mauvaise. »

Ella avait dix ans. Elle aimait connaître les règles, surtout pour repérer les gens qui les utilisaient de travers. Max avait sept ans. Dans sa poche, il avait quatre cailloux, un bouton et un demi-petit pain. Les cailloux étaient pour une collection. Le bouton était pour quelque chose qu'il n'avait pas encore inventé. Le petit pain était pour les urgences.

Ils étaient à Aalholm parce que leur maman travaillait sur des tableaux anciens. Ce week-end, elle devait examiner un morceau de mur. Cela n'avait pas l'air passionnant,

mais elle avait apporté trois sacs. Le mur devait donc avoir quelque chose de grave.

Le château était en restauration. Cela voulait dire qu'on le réparait sans lui donner l'air d'un gymnase tout neuf. Partout, il y avait des échafaudages, des lampes et des caisses portant des messages très fermes.

NE PAS TOUCHER.

FRAGILE.

HAUT.

Max avait penché la tête devant la dernière caisse.

« Ça marche aussi quand on a la tête en bas ? »

Leur maman lui avait embrassé les cheveux.

« Vous restez dans les pièces que Karl vous a montrées. Je suis juste à côté. On mange dans un petit moment.

— Petit comment ?

— Une demi-heure. »

Les adultes avaient une définition très souple du mot petit.

Maintenant, le soleil descendait derrière les arbres. Ella avait lu tous les panneaux. Max avait cherché à savoir si une armure pouvait éternuer. Apparemment non, mais il ne lui avait posé la question qu'une fois.

Puis quelqu'un frappa derrière la petite porte rouge.

Trois coups prudents.

Ella répondit en frappant.

« Occupé ! » cria une voix.

Max tira sur son pull.

« C'est un rien très bruyant. »

La porte s'ouvrit d'un coup.

Un petit homme se tenait dans l'ouverture, une brosse à toilettes à la main. Il portait un manteau sombre à boutons brillants et son visage était si pâle que ses oreilles étaient presque invisibles.

Ses pieds aussi.

En fait, ils n'étaient pas là du tout.

« Les gens pensent toujours qu'on se contente de flotter, dit-il. Mais il y a aussi des corvées, vous savez. »

Ella regarda la brosse, puis l'endroit où ses pieds auraient dû se trouver.

« Tu es un fantôme.

— Et toi, tu bloques le chariot de ménage. »

Un seau glissa à travers ses jambes.

Ella bondit en arrière et heurta Max, qui lâcha son petit pain.

Le fantôme baissa les yeux.

« La règle des cinq secondes ne s'applique pas sur un sol plus vieux que l'électricité.

— Il est tombé côté croûte », dit Max.

L'homme soupira et lui rendit le pain. Ses doigts étaient frais, mais ils pouvaient très bien le tenir.

« Comment tu fais pour ramasser des choses ? demanda Ella.

— L'entraînement. Les cinquante premières années ont été affreuses. On finit par se lasser de laisser tomber son chapeau. »

Il rangea la brosse dans le seau et ajusta son manteau.

Une petite plaque en laiton était fixée sur sa poitrine.

ALFRED. VEILLEUR DE NUIT.

Ella la lut à voix haute.

Le fantôme sourit.

Puis le F disparut.

On entendit un petit bruit sec. Comme une gomme frottant du papier.

ALRED.

Alfred agrippa sa plaque.

« Oh non. »

Sa main gauche devint plus mince. Ella voyait le bord de la porte à travers.

« C'est normal ? demanda-t-elle.

— Non. D'habitude, je m'écris avec un F. »

Une autre lettre disparut.

Max serra son petit pain contre lui. Cela ressemblait désormais à une urgence.

Ella courut jusqu'à la porte de sa maman et l'ouvrit.

« Maman ! Il y a un fantôme qui perd son nom ! »

Sa maman était assise sur son tabouret, un pinceau à la main.

Elle ne bougeait pas.

Une goutte d'eau restait suspendue sous le pinceau. Elle ne tombait pas.

Ella toucha le bras de sa maman. Il était chaud.

« Maman ? »

Derrière elle, Alfred dit doucement :

« Elle est dans la soirée ordinaire. Nous sommes entrés dans la nuit du château. Pour elle, cela ne durera qu'un instant.

— Alors, fais-nous ressortir.

— D’habitude, j’y arrive. »

Ella se retourna.

« D’habitude ? »

Une bande blanche rampait sur le sol depuis la porte rouge. Ce n’était pas de la lumière. La lumière de la lampe disparaissait sur son passage.

Alfred prit les enfants par la main.

« Écoutez-moi bien. Si quelqu’un vous propose un joli château tout propre, sans histoires, vous dites non.

— Même s’il y a une piscine ? demanda Max.

— Surtout s’il y a une piscine. »

Ils coururent.

Derrière eux, le panneau de la porte devint blanc.

CHAPITRE 02

L'Association des fantômes mécontents

Alfred les fit passer par une porte qui, Ella en était certaine, n'existait pas une seconde auparavant.

À l'intérieur, les fantômes étaient en réunion.

Une dame transparente présidait la table. Sa robe blanche occupait trois chaises. Un homme portant un plateau allait et venait nerveusement. Près de la fenêtre, un cheval mangeait le rideau.

« Nous avons commencé, dit la dame.

— Mon nom disparaît, dit Alfred.

— Alors, il fallait arriver plus tôt. »

Ella compta six fantômes. Puis un septième la traversa avec une soupière.

« Pardon, dit-il. Je ne t'avais pas vue. »

Elle eut l'impression de se faire dépasser par un réfrigérateur.

« Voici la Dame blanche, dit Alfred. Elle habite ici depuis très longtemps.

— Ça se voit à sa robe », dit Max.

Ella lui donna un petit coup de coude.

La Dame blanche baissa les yeux.

« Elle était à la mode quand je l'ai eue. »

Le cheval renâcla.

« Toi, ne dis rien. Tu portes toujours la même selle. »

Un petit homme coiffé d'une toque se présenta : Poul le cuisinier. Une fille assise devant une pile de draps pliés s'appelait Maren. L'homme au plateau avait oublié son nom de famille, mais il exigeait que les tasses soient bien alignées.

« Vous êtes tous morts ? demanda Max.

— Nous sommes tous dispensés de dentiste », répondit Poul.

Alfred posa sa plaque sur la table. Il ne restait plus que AL. Maren lâcha un drap.

La Dame blanche se leva si vite que deux de ses chaises se renversèrent.

« Il a commencé. »

Elle alla chercher un miroir et le plaça devant Alfred. Son visage s'effaçait le long d'une joue.

Ella sentit quelque chose cogner très fort derrière ses côtes. Elle voulait rentrer dans une soirée ordinaire, avec une maman ordinaire et un mur qui s'occupait de ses affaires.

« Qui ça, il ?

— Monsieur Blanc », dit Maren.

Personne ne rit de ce nom.

« Il est arrivé cette nuit, expliqua Alfred. Il a proposé de ranger nos papiers. Maintenant, c'est nous qu'il fait disparaître.

— J'avais l'impression de connaître sa voix, dit Maren. Mais plus il restait, moins j'arrivais à me rappeler d'où. »

La Dame blanche poussa une tasse vers Ella. Elle était vide, mais Ella la prit quand même. C'était rassurant de tenir quelque chose avec une anse.

« La nuit du château est faite de souvenirs, expliqua la dame. De gens, d'animaux et d'objets qui ont appartenu à cet endroit. Nous vivons dans les traces qui restent. Monsieur Blanc retire ces traces et les rassemble dans un livre blanc. »

Elle regarda les enfants.

« Ici, vous laissez des traces, vous aussi. Il ne doit pas s'en emparer.

— Alors, on brûle le livre, dit Ella.

— Alors, tu nous brûles », dit Maren.

Ella reposa la tasse.

« Pardon. »

Le cheval cessa de mâcher.

La Dame blanche montra la fenêtre. Une mince bande sombre bordait le ciel au-dessus des arbres.

« À la fin de la nuit du château, les pages sèchent. Ce qu'il a effacé est alors perdu pour nous à jamais. Si toute la nuit devient blanche, nous ne pourrons plus ouvrir le chemin vers votre maman. »

Alfred s'affaissa un peu. Son manteau lui allait soudain moins bien, comme s'il y avait moins de lui à l'intérieur.

« Alfred », dit Max.

Le fantôme releva les yeux.

« Tu t'appelles Alfred. Tu avais une brosse à toilettes. Et tu as dit que je ne devais pas manger mon petit pain. »

Le F revint sur la plaque.

Ella se pencha au-dessus de la table.

« Alfred, veilleur de nuit. Tu as laissé tomber ton chapeau pendant cinquante ans. »

Un R apparut.

Le fantôme se redressa. Sa joue redevint nette.

La Dame blanche saisit la main d'Ella.

« Vous l'avez vu avant qu'il soit effacé. Des souvenirs vivants.

— Moi aussi, je suis vivant, dit Max.

— Quelle chance. »

Ella répéta son nom entier. Elle pouvait de nouveau le lire sur la plaque. Mais il restait une petite tache blanche au bout du F.

« Cela le retient quelque temps, dit la dame. Mais il faut ouvrir le livre pour tout récupérer. »

Un grattement résonna dans le mur.

Une feuille blanche se glissa sous la porte. Elle atterrit sur la table sans que personne la touche.

On pouvait lire :

DÉSORDRE CONSTATÉ.

DEUX ENFANTS SANS JUSTIFICATION VALABLE.

« On a une maman », dit Max au papier.

Une nouvelle ligne apparut.

CELA NE SUFFIT PAS.

Poul retourna sa toque à l'envers. Il avait l'air d'un homme qui voulait frapper quelqu'un avec une très grosse cuillère en bois.

Alfred montra une porte étroite derrière la chaise de Maren.

« Il nous faut de l'aide de la cave.

— De qui ? » demanda Ella.

Un boum profond retentit sous le plancher. Les tasses sautèrent.

Le cheval s'éloigna prudemment de la fenêtre.

« Oh, dit la Dame blanche. Il est réveillé. »

CHAPITRE 03

Quelqu'un a mis du feu dans le chien

Alfred les conduisit à la tour sud-est.

C'était là que se trouvait l'escalier secret.

Ella l'avait vu sur une photo dans l'ordinateur de sa maman. Dans le monde ordinaire, on pouvait le regarder à travers une vitre. Dans la nuit du château, une ouverture étroite était dégagée et un escalier descendait en tournant dans le mur.

« C'est le tunnel vers la ville ? demanda Max.

— Non, dit Alfred. C'est l'escalier vers la cave.

— Et après, il y a le tunnel ?

— Après, il y a la cave.

— Et après la cave ?

— Encore de la cave. Les gens n'arrêtent pas de commander un tunnel comme si c'était une pizza. »

Il expliqua que l'escalier descendait par la zone de la Chambre royale rouge. Il existait vraiment. L'histoire d'un tunnel vers Nysted existait aussi. Mais une histoire de tunnel, ce n'était pas la même chose qu'un tunnel.

« Tant mieux, dit Max. Je préfère les escaliers qui savent où ils vont. »

Ils descendirent. Ella lui tenait la main.

Elle avait décidé deux choses. Ils trouveraient le livre blanc. Et Max ne s'éloignerait pas d'elle.

L'escalier sentait la brique et un peu le pain grillé.

« Vous avez une cuisine, en bas ?

— Plus maintenant, dit Alfred. Mais il reste de la chaleur. »

En bas se trouvait une pièce ronde. Une vieille marmite en fer était posée par terre. Son couvercle sautait.

BOUM.

BOUM.

« C'est une soupe très en colère », dit Max.

Alfred retira le couvercle.

Une chose écailleuse bondit et atterrit sur la chaussure d'Ella.

Elle avait la taille d'un chien assez long. Quatre pattes, une queue et deux ailes que quelqu'un semblait avoir oublié de déplier correctement. Deux petites cornes lui poussaient sur la tête. Un mince filet de fumée sortait de son nez.

Max recula d'un pas.

« Quelqu'un a mis du feu dans le chien.

— Je suis un dragon », dit l'animal.

Il avait une voix rauque et un port très digne pour quelqu'un debout sur une chaussure.

« Tu es plutôt petit, dit Max.

— Tu es plutôt sans ailes. »

Le dragon essaya de déplier les siennes. L'une cogna la marmite.

CLANG.

« Il faut les mettre en route. »

Alfred s'accroupit.

« Nous avons besoin de toi.

— Moi, j'ai besoin d'un petit-déjeuner.

— C'est le soir.

— C'est souvent le cas quand je me réveille. »

Max sortit son demi-petit pain.

Le dragon le renifla.

« Il y a du fromage ?

— Il y en avait.

— Un temps de conjugaison tragique. »

Il avala le pain et inspira profondément. Son nez se mit à frémir.

« Reculez », dit Alfred.

Le dragon éternua.

Un jet de flammes traversa le sol. Le bout du lacet d'Ella devint brun. Dans un coin, un vieux balai se mit à fumer.

Alfred attrapa un seau et l'éteignit.

Personne ne dit rien pendant un instant.

Puis Max déclara :

« Tu t'appelles Fnys. »

En danois, cela voulait dire un reniflement bruyant. Le dragon parut vexé.

« Autrefois, il y avait Terrible dans mon nom.

— Fnys le Terrible. »

Il réfléchit.

« Acceptable. »

Un petit livre était posé sur une étagère. Alfred l'ouvrit à une page montrant une vieille lettre.

« Une copie, expliqua-t-il. Une lettre a été écrite à Aalholm en 1330. Les traces de cet endroit remontent aussi loin. »

Sous l'image figurait le nom du château. Pendant qu'ils regardaient, une lettre devint blanche.

Fnys avança la tête. Un petit nuage chaud toucha la page. La lettre réapparut, rouge comme une braise sous la cendre.

Ella oublia son lacet.

« Recommence. »

Fnys souffla doucement. Le mot entier se mit à luire.

« Le souffle d'un dragon peut soulever la pellicule blanche, dit Alfred. Ce qui a été effacé reste dessous. Jusqu'à ce que les pages sèchent. »

Ella désigna le balai.

« Mais pas d'éternuement.

— J'entends très bien le sous-entendu », dit Fnys.

Une marche grinça au-dessus d'eux.

Un grand homme en costume gris se tenait dans l'escalier. Son visage était lisse. Il avait bien un nez et une bouche, mais on aurait dit qu'on l'avait dessiné sans vraiment s'intéresser aux gens.

Il portait des gants et un livre si blanc qu'Ella en avait mal aux yeux.

« Reptile inconnu, dit-il en regardant Fnys. Inflammable. Inutile.

— Monsieur Blanc », murmura Alfred.

L'homme ouvrit le livre. Un stylo-plume était glissé entre les pages.

« Et maintenant, des enfants dans la cave. Le rangement va être long. »

Ella prit la main de Max.

Fnys se plaça devant eux.

« Je suis un dragon.

— Plus quand j'aurai terminé », dit monsieur Blanc.

CHAPITRE 04

Le roi a le droit, mais pas toi

Monsieur Blanc posa sa plume sur la page.

Alfred attrapa le couvercle de la marmite et le lança.

Il ne toucha pas l'homme. Il toucha son stylo.

Une goutte noire traversa l'air et atterrit sur le gant blanc.

Monsieur Blanc la fixa.

« Tache.

— Courez ! » cria Alfred.

Ils bondirent près de lui dans l'escalier pendant qu'il frottait son gant avec un mouchoir. Fnys trottinait sur ses petites pattes. Max voulut le soulever, mais le dragon lui mordilla la manche.

« Je ne suis pas un bagage à main. »

À la marche suivante, il renonça.

« Toutefois, à titre exceptionnel, je peux être transporté. »

Max le porta jusqu'en haut.

Monsieur Blanc ne les suivit pas tout de suite.

Apparemment, tant qu'une tache salissait son gant, il ne pouvait rien faire d'autre.

« Il faudra s'en souvenir », dit Ella.

Ils entrèrent dans une salle où de vieux noms couvraient un mur.

« Il ne faut pas qu'il arrive ici », dit Alfred.

Ella reconnut l'endroit grâce aux documents de sa maman. Il y avait des noms et des signes datant de la visite de Frédéric II et de la reine Sophie en 1585. Toute une suite avait laissé ses traces.

Max contempla le mur d'un air indigné.

« Le roi a le droit de dessiner sur les murs ?

— En tout cas, il l'a fait, dit Ella.

— Quand je l'ai fait, il a fallu repeindre toute la cuisine. »

En bas, parmi les noms, se trouvait une petite tête de bouffon.

Elle cligna des yeux.

Max fit de même.

« Tu as quelque chose entre les dents, dit la tête.

— Où ?

— Ta langue. »

Max éclata de rire si brusquement que Fnys sursauta dans ses bras.

« C'était nul, dit Ella.

— Je n'ai pas eu de nouvelles blagues depuis avant la pomme de terre », répondit la tête.

Alfred expliqua qu'il y avait vraiment un nom et une tête de bouffon sur ce vieux mur. Mais la version qui parlait appartenait à la nuit du château, comme eux.

« Tu as vu monsieur Blanc ? demanda Ella.

— Grand. Gris. Un visage de boîte à goûter fermée ?

— Oui.

— Il cherchait quelque chose qu'il avait perdu. Une fiche.

— Où ?

— Il venait de l'eau. Grincheux comme une chaussette mouillée. »

Une motte de boue verte était posée par terre. Ella la ramassa sur une feuille de papier.

« Les douves », dit-elle.

Alfred jeta un regard vers la fenêtre.

« Quelqu'un y habite.

— Un monstre ? demanda Max.

— Elle n'aime pas ce mot.

— Alors, elle est dangereuse.

— Ça dépend du nombre de fois où tu dis monstre. »

La tête de bouffon se tut. Une ligne blanche approchait de son cou.

Ella pressa son papier boueux contre le mur. Cela ne servit à rien.

Fnys tendit le cou et souffla un nuage tiède sur la tête. La ligne recula un peu.

« Tu te débrouilles bien, dit Max. »

Le dragon ajusta une corne avec sa griffe.

« Je sais faire beaucoup de choses qui ne se terminent pas forcément avec les pompiers. »

Alfred posa la main sur le mur.

« Nous reviendrons. »

La tête essaya de sourire. Un seul coin de sa bouche bougea.

« Apportez une blague, dit-elle. Une bonne. »

Ils se dépêchèrent vers la cour.

Ella avait une idée. Si la créature des douves avait volé la fiche de l'homme, elle pourrait peut-être aussi voler son livre. De grandes dents devaient être pratiques pour ce genre de chose.

Elle le dit à Alfred.

« Tu n'as pas encore rencontré Bodil, répondit-il.

— Bodil ?

— On peut s'appeler Bodil et avoir des dents. »

Dans l'embrasure, Ella se retourna. Sur le mur, la bouche du bouffon était devenue toute blanche.

Cette fois, personne ne dit rien de drôle.

CHAPITRE 05

Bodil aimerait des excuses

Les douves s'étendaient, noires, entre le château et les arbres.

Ella resta derrière la balustrade. Max se tenait près d'elle, Fnys dans les bras. Le dragon regardait l'eau.

« Je ne prends pas de bain, dit-il.

— Personne ne t'a demandé d'en prendre un.

— C'est le genre de choses que les gens décident sans prévenir. »

Alfred tapa sur une pierre avec sa clé.

« Bodil ? »

Une bulle éclata à la surface. Puis une autre.

Une tête sortit de l'eau.

Elle était grosse comme un fauteuil. Deux yeux jaunes brillaient sous une frange de plantes aquatiques. Autour de la bouche, des moustaches ressemblaient à des lacets mouillés. Quand la créature bâilla, Ella vit plus de dents qu'elle n'avait envie d'en compter.

Max leva lentement la main.

« Salut.

— Bonsoir », répondit la tête.

Le reste de Bodil apparut. Elle avait un long dos sombre et de larges nageoires. Quelque chose à mi-chemin entre un phoque et un autobus. L'eau ruisselait sur elle en rubans brillants.

« Nous avons besoin d'un monstre », dit Ella.

Alfred ferma les yeux.

Bodil s'enfonça de dix centimètres.

« Alors, passez une annonce dans le journal.

— Je voulais seulement dire que tu es grande, et il y a un homme qui...

— Beaucoup d'hommes viennent ici. La plupart veulent m'expliquer comment mon eau devrait être. »

Elle s'enfonça encore.

Ella se précipita contre la balustrade.

« Attends. Pardon. Nous n'avons pas besoin d'un monstre. Nous avons besoin d'aide. »

Seuls les yeux dépassaient encore.

« Ce n'est pas la même chose. »

Ella raconta le nom d'Alfred et la bouche du bouffon. Bodil écouta. De temps en temps, elle soufflait par le nez et déplaçait un petit nénuphar.

« L'homme gris était ici tout à l'heure, dit-elle. Il m'a appelée une erreur dans le paysage.

— Pourtant, on te repère facilement, dit Max.

— Merci.

— Tu as pris sa fiche ? demanda Ella.

— Non. Il l'a laissée tomber. Ce n'est pas pareil. »

Bodil plongea. Quand elle remonta, elle tenait une boîte en fer entre les dents. Elle la déposa délicatement sur les pierres, près d'Alfred.

Dans la boîte se trouvaient une petite cuillère, trois pièces, des lunettes avec un seul verre et une fiche mouillée.

« Objets trouvés, dit-elle. J'ai aussi un vélo, mais il ne rentre pas dans la boîte. »

Alfred prit la fiche.

En haut figurait un B. Le reste était couvert d'une tache blanche. Dessous, ils purent lire :

ARCHIVES DE LA NUIT. TOUR SUD-OUEST.

Enfin, en plus petit :

PENSER À RENDRE LE LIVRE BLEU À MAREN.

« Maren ! » dit Ella.

Fnys se pencha. Son souffle chaud glissa sur la fiche. Quelques traits apparurent après le B, puis disparurent avant qu'Ella puisse les lire.

« C'est très mouillé, dit-il. Et ça a un goût de vélo. »

Soudain, Bodil regarda derrière eux.

Monsieur Blanc se tenait de l'autre côté du pont.

Il portait un gant propre.

« Ma fiche. »

Alfred la cacha derrière son dos.

Monsieur Blanc arracha une page de son livre. Elle était vide, mais se plia toute seule en forme d'oiseau. Il en arracha une autre. Puis encore une.

Les oiseaux blancs foncèrent sur les enfants.

« À terre ! » cria Ella.

Un oiseau frappa son épaule. Le tissu de sa veste devint blanc à cet endroit. Ella attira Max contre elle.

Bodil abattit une nageoire sur l'eau.

Une vague se dressa au-dessus de la balustrade. Ella eut juste le temps de penser qu'elle préférerait se noyer après son dîner.

Mais l'eau retomba devant eux.

Les oiseaux de papier s'y écrasèrent. Ils battaient des ailes comme de très mauvaises humeurs dans un lavabo.

Monsieur Blanc bondit en arrière. Une goutte toucha son pantalon.

« Inacceptable.

— C'est de l'eau, dit Bodil. Elle habite ici. »

Alfred entraîna les enfants vers la porte. Max eut le temps de sortir son bouton et de le poser près de la boîte.

« Pour ta collection. »

Bodil le rapprocha d'une moustache.

« Mais il n'a pas été perdu.

— Non. Il est pour toi. »

L'énorme tête s'immobilisa.

Puis Bodil hocha très doucement la tête, pour ne faire tomber personne du pont.

« Appelez-moi si vous avez encore besoin de moi. »

À l'intérieur, Ella essuya sa joue avec sa manche.

« Elle aurait peut-être pu prendre le livre.

— Elle nous a sauvés », dit Max.

Ella le regarda. Il essorait la queue de Fnys, tandis que le dragon se plaignait du traitement.

« Oui, dit-elle. C'est vrai. »

Elle prit elle aussi la queue dégoulinante. Ensemble, ils rapportèrent Fnys auprès des fantômes.

CHAPITRE 06

Une fille qui pliait des draps

Il y avait moins de chaises dans la salle de réunion.

Ou peut-être étaient-elles devenues invisibles. En tout cas, Poul était assis au-dessus du sol sans rien sous les fesses. Il s'agrippait à la table et semblait tendu.

« Pas de gestes brusques », dit-il.

La Dame blanche était près de la fenêtre. Sa robe n'occupait plus que deux chaises.

Ella posa la fiche devant Maren.

« Tu sais ce que c'est, le livre bleu ? »

La fille regarda.

« Mon livre.

— Il y a quelque chose d'important dedans ?

— Je trouve que oui.

— Je veux dire, quelque chose pour nous aider. Sur le château ou un passage secret. »

Maren replia le bord d'un drap.

« Non. »

Ella sentit l'impatience la picoter. Dehors, le bord du ciel pâlisait.

« Où sont les livres qui racontent tout ce qui s'est passé ici ? »

Alfred montra une armoire. Ella l'ouvrit et trouva un gros livre avec le portrait d'un comte.

« Otto Ludvig Raben, lut-elle.

— Il a tenu son journal pendant quarante-deux ans, dit Alfred. En français. »

Max eut l'air inquiet.

« Alors, il vaut mieux commencer tout de suite. »

C'était un ouvrage consacré à ce journal. Ella feuilleta des pages sur les invités, les sorties et la musique. Elle cherchait quelque chose qui ressemblait à une bataille. Un siège. Le plan d'une pièce secrète.

« Mais il parle de journées tout à fait ordinaires.

— C'étaient les plus nombreuses », dit Alfred.

Max s'était assis près de Maren.

« Et dans le tien, il y a quoi ?

— Des mots que je m'entraînais à écrire. Des choses dont je voulais me souvenir.

— Par exemple ? »

Maren réfléchit.

« La première fois où j'ai réussi à écrire mon nom en entier. Une recette de petits pains. Et une chanson que ma mère chantait en faisant la lessive. »

Ella leva les yeux. Les doigts de Maren étaient si fins qu'on voyait les carreaux du drap à travers.

« Le livre bleu avait disparu quand monsieur Blanc est arrivé, dit Maren. Je croyais l'avoir égaré.

— Qui est B ? » demanda Max.

Maren suivit la lettre du doigt.

« Celui à qui je l'ai prêté. Il écrivait nos histoires dans les archives de la nuit. Il était très soigneux.

— Comment s'appelait-il ? »

Elle ouvrit la bouche.

Puis elle secoua la tête.

Derrière elle, un carré du mur blanchissait. L'image disparaissait dans son cadre. Maren cligna des yeux comme si elle avait une poussière dedans.

Ella posa le livre du journal et s'agenouilla devant elle.

« Raconte-nous la chanson.

— Je croyais que tu cherchais quelque chose d'important. »

Cela fit mal d'une façon inattendue.

« Je cherchais au mauvais endroit », dit Ella.

Maren la regarda. Puis elle fredonna quatre petites notes.

On inspire doucement. On expire doucement.

La chanson parlait d'eau, de savon et d'une chemise qui refusait de devenir propre. Sur la dernière note, Max fit un bruit de manche fâchée.

Maren rit.

Ses doigts devinrent un peu plus nets.

Fnys était sur la table, enveloppé dans un torchon. Il essayait de se sécher en soufflant de l'air chaud sur son ventre. Une fois sur trois, il inspirait trop et se mettait à tousser.

Max lui fredonna l'air de Maren.

« Essaie de le faire aussi lentement. »

Le dragon souffla sur la dernière note, longue. Un nuage chaud et régulier souleva un coin du torchon.

Pas de feu.

Fnys recommença. Le torchon sécha.

« J'ai inventé la musique, déclara-t-il.

— Tu as appris une chanson, dit Ella.

— Il faut bien commencer quelque part. »

Elle se tourna vers Maren.

« Nous trouverons ton livre dans la tour. Et nous te ramènerons chez toi.

— Je suis chez moi », dit Maren.

Ella regarda la pièce qui s'effaçait.

« Alors, nous ferons en sorte que tu puisses y rester. »

Maren lui tendit le drap. Un petit soleil de travers était brodé dans un coin.

« Prends-le pour le livre. Il tombe en morceaux si on ne fait pas attention. »

Ella le plia soigneusement.

À la porte, Alfred les retint.

Le couloir vers la tour sud-ouest avait disparu.

De l'autre côté, il ne faisait pas noir. Il n'y avait rien. Du blanc, sans murs, sans sol, sans distance.

Alfred y tendit sa clé. La pointe disparut.

Il la retira aussitôt.

« Nous ne passerons pas par là. »

Un sifflement retentit dans le parc.

Le cheval releva la tête du dernier morceau de rideau.

« Le train », dit Poul.

Ella les fixa.

Évidemment, les fantômes avaient aussi un train.

CHAPITRE 07

L'oiseau qui disparut deux fois

Il y avait une autre sortie par une salle pleine de vitrines.

« Nous pouvons passer par le jardin et rejoindre la tour de l'extérieur, dit Alfred. Le train traverse les souvenirs du parc. Il contournera les chemins effacés. »

Ella tira sur la première porte. Elle était bloquée. Une grande armoire était tombée devant, de l'autre côté. On en voyait un coin par une fente.

Dans les vitrines, il y avait des oiseaux. Petits, grands, longs, larges. L'un ressemblait à un plumeau qui venait de recevoir une mauvaise nouvelle.

Max s'approcha d'un oiseau noir et blanc au gros bec.

« Salut, manchot.

— Essaie encore, dit l'oiseau.

— Salut, manchot fâché.

— Grand pingouin. »

Il était posé sur un socle bas. Ses petites ailes restaient collées à son corps.

Fnys leva la tête au-dessus du bras de Max.

« Les tiennes non plus ne sont pas finies ?

— Elles servent à nager.

— Ah. »

Fnys regarda les siennes.

« Pour l'instant, les miennes servent surtout à cogner les marmites. »

Ella lut l'étiquette. Autrefois, un comte d'Aalholm avait rapporté d'Islande un grand pingouin empaillé. Plus tard, il avait été vendu aux enchères à Londres.

« Alors, tu n'es même plus ici ?

— Pas dans la journée. Tu parles à un souvenir. »

L'oiseau regarda ses pattes.

« Il n'y a plus de grands pingouins vivants non plus. Nous avons disparu parce que les humains en ont pris beaucoup trop. »

Max posa la main sur la vitre.

« Tous ? »

L'oiseau hocha la tête.

Derrière eux, la porte craqua. Le blanc gagnait le dessous du chambranle.

Alfred poussa l'armoire par la fente. Elle ne bougea pas. Ses mains traversaient le bois.

« Je ne suis plus tout à fait assez fort. »

Fnys se dégagea et se plaça devant la porte.

« Alors, je la brûle.

— Non ! » dirent Ella et Alfred ensemble.

« C'était pourtant un plan très dragon. »

Max s'allongea par terre. Sous la porte, une fente laissait voir un pied en bois de l'armoire. Un petit morceau de bois en forme de coin y était coincé.

« Ça bloque à cause de ça. »

Il glissa les doigts, mais n'atteignit pas le morceau.

Fnys se coucha à côté de lui. Ses pattes avant étaient plus courtes que le bras de Max.

« J'aurais pu être énorme », marmonna-t-il.

Le grand pingouin tapa contre la vitre.

« Tu as une queue. »

Fnys regarda derrière lui comme si c'était une information nouvelle.

Il se retourna et glissa le bout de sa queue sous la porte. La griffe au bout accrocha le bois.

« Un peu à gauche, dit Max.

— Ma gauche ou ta gauche ?

— Celle de la queue. »

Fnys tira. La cale sortit. Ella et Max poussèrent ensemble, et l'armoire glissa sur le sol dans un long cri.

De l'autre côté, cela sentait la nuit et les feuilles mouillées.

« Venez ! » dit Alfred.

Ella était déjà à moitié dehors quand elle vit que Max était resté près de la vitrine.

Le blanc avait atteint le socle.

« Il va encore disparaître », dit-il.

Ella regarda l'oiseau, puis la porte. Elle entendait le train dans le parc.

Alors, elle sortit le drap de Maren et le déplia.

« Tu peux sauter ? »

Le grand pingouin baissa les yeux.

« Je peux essayer. »

Alfred ouvrit la vitrine. Max et Ella tinrent le drap entre eux, et l'oiseau atterrit au milieu avec un petit choc.

Il était froid et léger. Pourtant, ils sentaient dans sa poitrine un infime mouvement, comme si quelqu'un frappait de l'intérieur.

Ils l'emportèrent dehors.

Alfred ferma derrière eux. Par la fenêtre, Ella vit les vitrines disparaître une à une.

Fnys marchait près de Max. Sa queue se balançait bien haut.

« Elle sert aussi à garder l'équilibre, dit-il.

— Et à être fier », ajouta Max.

Le dragon ne répondit pas. Mais sa queue monta encore un peu.

CHAPITRE 08

Départ sans billet de retour

Le train attendait entre les arbres.

C'était une petite locomotive à vapeur avec des wagons ouverts. Son phare éclairait à travers le tronc d'un arbre. Les rails n'apparaissaient qu'à quelques mètres devant les roues et disparaissaient derrière.

Sur le côté était écrit STUBBERUP STRAND BANE.

« Un petit train circulait autrefois dans le parc, expliqua Alfred. Entre l'ancien musée de l'automobile et la côte. Cette nuit, il roule là où on se souvient de lui. »

Le conducteur passa la tête dehors.

« Billets ?

— On est en train de nous effacer, dit Ella.

— Comme nous tous. Vous avez des billets ? »

Alfred montra sa plaque.

Le conducteur plissa les yeux.

« Veilleur de nuit. Bon. Personnel et deux enfants maximum. Supplément pour l'oiseau. »

Le grand pingouin sortit le cou du drap.

« Je suis empaillé.

— Bagage, dit le conducteur. Alors, ça va. »

Max monta Fnys dans le wagon.

« Moi aussi, je suis un bagage, chuchota le dragon.

— Je croyais que non.

— Seulement quand ça vaut le coup. »

Le train tressaillit, mais n'avança pas. Le conducteur regarda dans le foyer.

« Le feu commence à oublier comment brûler. »

Fnys prit une expression qu'Ella ne lui connaissait pas. Il regarda le foyer, puis elle.

« Ici ? »

Le conducteur l'examina.

« Si tu sais viser dans l'ouverture. Nous autres, nous resterons derrière. »

Le dragon grimpa sur le rebord. Alfred le souleva pour le dernier bout.

Max commença à fredonner, mais Fnys secoua la tête.

« Inutile pour cette tâche précise. »

Il renifla son propre nez mouillé.

Éternua.

Le feu jaillit dans le foyer. La locomotive souffla avec tant de surprise que la casquette du conducteur se souleva.

Le train démarra.

Fnys revint en titubant vers Max, qui l'enveloppa dans le bout sec du drap.

« Je crois que je vais m'asseoir pour être impressionnant. »

Au virage suivant attendaient la Dame blanche, Maren, Poul, l'homme au plateau et le cheval.

Ella se leva.

« Comment êtes-vous sortis ? »

— Par l'escalier de la cuisine, dit la dame. C'est la première fois depuis des temps immémoriaux. Je ne compte pas en prendre l'habitude.

— Notre pièce a disparu », dit Maren.

Elle regarda le drap autour de Max, de Fnys et de l'oiseau.

Puis elle s'assit près d'eux.

Le conducteur regarda le cheval.

« Ça, ce n'est pas un bagage. »

Le cheval le traversa et s'installa dans le dernier wagon.

« Nous réglerons ça au terminus », dit le conducteur.

Ils roulèrent. Les feuilles défilaient, vertes, jaunes ou blanches comme du papier. Par moments, Ella voyait le parc tel qu'il avait peut-être été : des gens avec des chapeaux, un enfant avec une glace, un homme qui courait après le train et perdait une chaussure.

Puis ils disparaissaient.

Elle s'assit près de Maren.

« L'homme à qui tu as prêté ton livre. Il était grand et gris ?

— Grand, dit Maren. Mais il avait des couleurs, comme nous.

— Ça pourrait être monsieur Blanc ? »

Maren serra le bord du siège.

« Il riait quand je chantais l'histoire de la chemise.

Monsieur Blanc ne rit pas. »

Ella sortit la fiche mouillée.

« C'est lui qui avait ça. »

Maren toucha le B. Ses lèvres remuèrent, mais le nom ne vint pas.

Le train freina.

Devant eux, les rails se terminaient dans du blanc.

Monsieur Blanc se tenait au bord de la dernière traverse, son livre sous le bras.

« Cette ligne est fermée. »

Le conducteur souleva sa casquette.

« Pas selon mon horaire.

— Votre horaire est supprimé. »

Le papier dans la main du conducteur devint blanc.

Ella se leva. Elle tremblait, mais elle voyait la tour entre les arbres derrière lui. Ils étaient presque arrivés.

« Pourquoi tu veux un château sans personne dedans ? »

Monsieur Blanc lissa sa manche.

« Je veux de l'ordre.

— De l'ordre pour qui ? »

Pour la première fois, il ne répondit pas immédiatement.

Max déchira doucement un coin du papier qui portait la boue des douves. Ella l'avait posé à côté d'elle sur la banquette.

Elle comprit ce qu'il pensait.

Elle eut envie de le lui prendre. De lui dire de rester assis et qu'elle avait un plan.

Mais elle n'en avait pas.

Elle hocha la tête.

Max lança.

La boue toucha la chaussure de monsieur Blanc.

Le papier resta collé. Au milieu de la boue verte, on voyait nettement l'empreinte du pouce de Max.

L'homme baissa les yeux.

« Tache.

— Tout le monde descend de l'autre côté ! » cria Ella.

Ils sautèrent du train et coururent entre les arbres. Alfred tenait Maren par la main. Poul portait le grand pingouin, qui protestait contre sa manière de le tenir. Le cheval fermait la marche, la casquette du conducteur entre les dents.

Derrière eux, le papier bruissait furieusement.

Ella regarda en arrière une seule fois.

Le train était toujours sur les rails. Le conducteur avait posé la main sur le sifflet.

Son cri résonna longtemps dans le parc.

Puis le train et le son disparurent ensemble.

CHAPITRE 09

Le livre bleu

Ils atteignirent la tour sud-ouest par une porte basse qu'Alfred maintenait ouverte avec son épaule.

Des étagères montaient du sol au plafond.

« Les archives de la nuit », murmura Maren.

Ella referma la porte. Un petit tableau était accroché à l'intérieur. Des noms y étaient inscrits, presque tous effacés.

« On a trouvé de vieilles partitions dans cette tour, dit Alfred. En 1991. De vraies partitions que des gens avaient rangées. La nuit, on rassemble ici toutes les histoires oubliées. »

Un étui à flûte était ouvert sur une table. À côté se trouvait une partition surmontée d'un petit mot écrit à la main :

LA MUSIQUE EST AUTORISÉE PENDANT LES HEURES DE TRAVAIL.

La signature commençait par B. Le reste était blanc.

« C'est lui qui a écrit ça », dit Maren.

Elle posa un doigt sur le mot, comme on touche la photo de quelqu'un qui nous manque.

Ils se mirent à chercher.

Poul trouva la recette d'une sauce avec laquelle il était fâché depuis cent ans. La Dame blanche trouva une lettre et la glissa vite dans sa manche.

« Personnel. »

Max trouva un tiroir marqué DIVERS.

« C'est moi », dit-il.

Ella allait sourire quand elle vit le contenu.

Un collier de chien, un sabot cassé et un livre bleu aux pages détachées.

Maren prit le livre à deux mains.

« Le voilà. »

Elle s'assit par terre et l'ouvrit.

Sur la première page, MAREN était écrit en grandes lettres de travers. Dessous, une autre main avait ajouté :

Maintenant, personne ne pourra avoir de doute.

Un petit B suivait.

Maren caressa les mots. Ses doigts devinrent plus sombres, plus nets. Ella vit une vieille tache d'encre sur l'un d'eux.

« C'est étrange, dit la fille. J'avais oublié que je mettais toujours de l'encre sur ce doigt. »

Plus loin se trouvait la chanson. Max fredonna les quatre notes, et Maren se joignit à lui.

Fnys souffla doucement en rythme. Les mots pâles se mirent à luire.

Ella se pencha.

Le souffle du dragon faisait apparaître les mots. La chanson de Maren les retenait. Ils restèrent même lorsque Fnys retira la tête.

« Il faut faire les deux, dit Ella. La chaleur ouvre. L'histoire retient. »

Un registre était posé sur la table. Elle l'ouvrit.

Les premières pages étaient remplies de petits récits. Une assiette cassée. Un anniversaire. Un cheval entré un jour

là où il n'avait pas le droit. Plus loin, les corrections se multipliaient. Des noms barrés. Des paragraphes entiers recouverts.

À la fin, il n'y avait plus que :

TROP D'ERREURS.

Et dessous :

RECOMMENCER.

La dernière page avait été tellement gommée que le papier était fin comme de la peau.

« Il a commencé par lui-même », dit Maren.

Elle se tenait derrière Ella.

« Il disait que quelque chose n'allait pas quand les histoires ne correspondaient pas. Je lui disais que les gens ne se souviennent pas toujours de la même façon. Mais il continuait à corriger. »

Alfred regarda par la fenêtre.

« Il arrive. »

Monsieur Blanc traversait la cour. Le livre blanc était ouvert dans ses mains. Derrière lui, les arbres avaient disparu.

Ella ouvrit entièrement l'étui à flûte. Sous l'instrument se trouvait un mince fil de laine verte.

« Son écharpe, dit Maren. Je l'avais tricotée. Elle était beaucoup trop longue. »

Elle prit la laine.

« Il la portait quand même.

— Alors, tu pourras peut-être te rappeler son nom », dit Ella.

Maren ferma les yeux. Elle serrait très fort le petit fil.

Dehors, une voix annonça :

« Tout document non classé doit être remis. »

Une ligne blanche se dessina autour de la porte.

Ella prit le livre de Maren et l'enveloppa dans le drap. Puis elle ouvrit la fenêtre. Il y avait de l'eau en bas, assez loin pour qu'elle recule aussitôt.

« Bodil ! » appela-t-elle.

L'eau bougea.

Un œil jaune apparut au pied de la tour.

« J'ai trouvé le propriétaire de la fiche ! cria Ella. Mais il s'est oublié lui-même.

— Ça explique son comportement, dit Bodil.

— Il faut attraper son livre blanc sans le mouiller. Tu peux attendre ici ? »

Bodil hocha la tête.

Le petit soleil de travers brillait sur le drap dans les bras d'Ella.

Elle commençait à avoir un plan.

Puis la porte s'ouvrit.

CHAPITRE 10

Max sans nom

Monsieur Blanc se tenait dans l'ouverture.

Une de ses chaussures était encore humide. Il regarda Max.

« Toi. »

Ella se plaça devant son frère.

« Tu ne peux pas prendre son nom.

— Je n'ai pas besoin du nom, dit monsieur Blanc.
Seulement d'une trace. »

Il leur montra le papier lancé par Max. Au milieu de la boue, il y avait l'empreinte de son pouce.

Ella se rappela l'oiseau de papier contre sa veste. La tache blanche y était toujours.

Des traces. Voilà ce qu'il ramassait.

Monsieur Blanc pressa le papier contre la page et fit glisser sa plume sur le livre.

Max se tut.

Cela se passa lentement. D'abord, une chaussure devint transparente. Puis le bord de son pantalon.

« Ella ? »

Elle saisit sa main. Elle était encore là. Chaude. Petite. Avec un ongle qu'il avait rongé trop court.

« Je te tiens.

— Comment je m'appelle ? »

La question la frappa plus fort qu'un cri.

« Max. Tu t'appelles Max. »

Il la regarda sans hocher la tête.

Fnys bondit. Alfred attrapa le dragon avant qu'il atteigne l'homme.

« Le livre ! cria le veilleur. Pas de feu ! »

Monsieur Blanc se pencha de nouveau sur la page.

Ella s'agenouilla devant son frère.

« Tu as sept ans. Tu as quatre cailloux dans ta poche. »

La main libre de Max chercha sa poche.

« L'un ressemble à une pomme de terre, dit-elle. Tu dis qu'il est rare parce que tous les autres ressemblent à des cailloux. »

Ses lèvres bougèrent.

« C'est vrai. »

Un peu de couleur revint dans sa chaussure.

« Tu as donné ton bouton à Bodil. Tu n'as pas voulu laisser l'oiseau dans la salle. Et tu as compris que Fnys pouvait souffler en suivant une chanson. »

Ella le regarda bien dans les yeux.

« Je te dis toujours d'écouter. J'oublie de le faire moi-même. »

Max serra sa main.

« Tu le fais un peu, maintenant.

— Oui. »

Derrière eux, la Dame blanche se plaça devant monsieur Blanc. Sa robe s'étala sur le sol.

« Vous piétinez ma partie traînante.

— Déplacez-vous.

— Alors, déplacez votre pied. »

Monsieur Blanc baissa les yeux. Poul poussa une chaise derrière ses genoux. L'homme au plateau vida une tasse sur sa main.

Il n'y avait toujours rien dans la tasse.

« Pardon, dit-il. Vieille habitude. »

Cela suffit pour que monsieur Blanc se retourne.

Ella murmura son plan à Max. Puis à Alfred. Celui-ci regarda la fenêtre et hocha la tête.

Ella posa délicatement le livre bleu sur l'étagère. Elle étendit le drap devant elle.

Fnys grimpa sur la table.

« J'aurai besoin de la chanson », dit-il. Sa voix n'était plus grande du tout.

« Tu l'auras », dit Max.

Alfred flotta derrière monsieur Blanc. Maren tendit le fil de laine.

« Tu te souviens de ça ? »

L'homme se figea.

Quelque chose bougea autour de ses yeux, dans son visage gris.

« Matériau non classé, dit-il.

— Une écharpe. Je ne savais pas quand m'arrêter. »

Elle sourit nerveusement.

« Tu aurais pu faire trois fois le tour de ton cou. »

Monsieur Blanc leva une main vers sa gorge.

Alfred saisit le coin inférieur du livre.

L'homme le tira vers lui.

Mais le cheval passa la tête à travers le mur et mordit sa manche.

Ce n'était pas un geste violent. Plutôt le geste d'un cheval qui vérifie si un humain ne serait pas, par hasard, un rideau.

Monsieur Blanc lâcha le livre.

Il tomba dans le drap tendu.

Ella et Max serrèrent les mains.

Un bruit sec sortit des pages.

Dehors, le ciel était devenu gris clair.

« On l'a », chuchota Max.

Ella voyait trois doigts à sa main.

Les deux autres avaient disparu.

CHAPITRE 11

Un livre entier rempli de gens

Monsieur Blanc se jeta en avant.

Ella et Max levèrent le drap au-dessus de la table. Le livre glissa devant Fnys et atterrit ouvert.

Les pages étaient blanches.

Entièrement blanches.

Ella avait imaginé des noms qu'ils pourraient lire à voix haute. Des images. Une liste. Quelque chose qu'elle pourrait comprendre.

« Fnys », dit-elle.

Le dragon inspira.

Maren se mit à chanter.

Max la suivit. Sa voix était mince, mais les notes étaient là.

Fnys souffla.

Une lueur rouge se répandit sur la page. Sous le blanc apparurent des traits. De petites lettres de plus en plus serrées. Ella vit ALFRED. Elle vit des roues de train et une tête de bouffon. Elle vit les quatre cailloux de Max.

« Max, dit-elle. Tu as trouvé le caillou-pomme de terre sur la plage. Tu as refusé de le jeter à l'eau parce que les pommes de terre ne savent pas nager. »

Un ruban de lumière se souleva et s'enroula autour du bras de son frère.

Ses doigts revinrent.

Max inspira si profondément qu'on aurait dit un ronflement.

« Je m'en souviens. »

Il posa sa main sur la sienne. Les cinq doigts étaient là.

Monsieur Blanc se dégagea du cheval. Alfred lui barra la route, mais l'homme le repoussa.

« Arrêtez ! »

Il tendit la main vers le livre.

Le bout mouillé d'une moustache apparut par la fenêtre et s'enroula autour de son poignet.

Bodil s'était étirée le long de la tour. Ses nageoires avant tenaient le rebord.

« Je vous prie de laisser travailler les enfants.

— Lâchez-moi !

— Alors, arrêtez de tirer sur le livre. »

Elle le retenait sans serrer. De l'eau coulait de son menton dans le seau qu'Alfred se dépêcha de placer dessous.

« Pas sur les pages, dit Ella.

— Je fais de mon mieux, répondit Bodil. Je suis conçue pour le travail horizontal. »

Fnys souffla encore. Maren continuait à chanter, mais sa voix tremblait.

Il y avait tellement de mots.

Ella lut le nom d'Alfred. Max raconta la brosse à toilettes et le chapeau. De l'autre côté de la table, les boutons d'Alfred redevinrent brillants.

La Dame blanche posa une main sur un dessin de sa robe.

« Je la portais quand... »

Elle s'arrêta et regarda les autres.

« C'est une longue histoire.

— Racontez la version courte ! » dit Ella.

Poul parla de sa première soupe, si épaisse que la cuillère y tenait debout. L'homme au plateau se rappela soudain un invité qui avait demandé treize tasses alors qu'ils n'étaient que deux.

« Je m'appelle Søren, dit-il, stupéfait. Mais oui, je m'appelle Søren. »

La lumière montait du livre. Elle filait par la fenêtre, traversait le plancher et entraînait dans les murs. Un bref coup de sifflet retentit dans le parc.

Ella voulut tourner la page, mais elle était collée.

Fnys recula la tête. Son nez frémit.

Max cessa aussitôt de chanter.

« Pas ici. »

Le dragon serra la bouche.

« Je sais. »

Son nez frémit encore.

Max écarta le livre. Alfred souleva Fnys et orienta son museau vers la fenêtre ouverte.

« Baisse la tête, Bodil ! »

Bodil plongeait la tête. Un éternuement lança un jet de feu au-dessus de l'eau vide. Il s'éteignit en l'air avec un petit pouf.

« J'avais dit pas de feu près de ma coiffure ! » protesta une voix en dessous.

« En fait, non, dit Alfred.

— Alors, je le dis maintenant.

— Je présente mes excuses pour le volume sonore », dit Fnys d’une voix rauque.

Il s’affaissa.

« Je n’ai plus rien. »

La dernière page était toujours blanche. Elle collait à la couverture. Ella essaya d’en soulever doucement le coin, mais n’osa pas tirer.

Monsieur Blanc cessa de se débattre.

« C’est la mienne », dit-il.

Sa voix avait changé. Elle était moins lisse.

Maren était tout près de lui, le fil vert à la main.

« Bernhard », dit-elle.

Le nom vint tranquillement. Comme lorsqu’on retrouve enfin une chose restée sous nos yeux depuis le début.

L’homme ferma les yeux.

« Tu t’appelles Bernhard. Tu as écrit dans mon livre que personne ne pourrait avoir de doute sur qui j’étais. »

Il secoua la tête.

« J’écrivais des erreurs. Je me trompais de dates. J’oubliais des gens.

— Alors, il fallait corriger, dit Maren.

— J’ai corrigé, corrigé. »

Son regard glissa vers les pages blanches.

« À la fin, il n’y avait plus d’erreurs.

— Il n’y avait plus personne pour lire non plus », dit Ella.

Pendant un instant, on n’entendit que l’eau goutter dans le seau.

Puis Bodil libéra son poignet.

Bernhard resta immobile. Il pouvait prendre le livre. Ella le savait. Elle tenait Max et attendait.

À la place, il retira son gant.

Une tache d'encre marquait son index.

Il la regarda longtemps.

« Elle n'est jamais tout à fait partie.

— Non, dit Maren. Une fois, tu as essayé avec du sable. Ce fut un mauvais après-midi. »

Fnys releva la tête. Max glissa les deux mains sous son ventre et l'aida à rejoindre la dernière page.

« Juste un tout petit peu, murmura-t-il. Tu n'as pas besoin d'être énorme. »

Maren fredonna les dernières notes.

Fnys souffla. Pas un nuage, seulement un filet chaud.

Bernhard posa sa main nue au bord du livre.

« J'avais peur que vous découvriez que je n'arrivais pas à me souvenir de tout. »

Sous le blanc apparut un nom.

BERNHARD.

« Moi, je me souviens de toi », dit Maren.

La page se décolla.

Du vert se répandit autour du cou de l'homme. Une écharpe apparut, tour après tour, jusqu'à pendre presque au sol.

Max ouvrit de grands yeux.

« Tu ne t'es vraiment pas arrêtée », dit-il à Maren.

Elle se mit à rire. Puis elle pleura un peu. Puis elle rit encore, et Bernhard lui tint la main sans savoir quoi dire.

Autour d'eux résonna un profond soupir.

Bernhard se pencha sur le livre. Lorsque sa page se libéra, toutes les autres se déployèrent en éventail. Il lut les derniers noms. Quand il hésitait, les autres l'aidaient. Maren alla chercher son livre bleu, et Søren montra un petit dessin de plateau.

« Lui aussi, je le connais, dit-il. Il laissait toujours tomber les petites cuillères. »

Une à une, les dernières lumières quittèrent le papier.

Le château retrouva ses ombres. Les arbres étaient de nouveau devant la fenêtre. Les noms réapparurent sur le tableau de la porte, l'un après l'autre.

Ella feuilleta doucement le livre en arrière.

Plus personne n'y était prisonnier. Il restait des traces d'encre et de chaleur, mais tous les noms avaient retrouvé leurs propriétaires.

Elle regarda sévèrement Bernhard.

« Tu vas nous aider à remettre le reste en place. »

Il hocha la tête.

« Et plus d'effacements, ajouta Max. »

Bernhard posa son stylo sur la table.

« Plus d'effacements. »

Fnys dormait déjà. Sa tête reposait sur le livre bleu de Maren et il ronflait de petits ronds de fumée.

Dehors, Bodil gardait le menton sur le rebord.

« Nous avons terminé ? demanda-t-elle. Parce que j'ai une crampe épouvantable à la nageoire gauche. »

CHAPITRE 12

Il ne s'était passé qu'un instant

Alfred raccompagna les enfants.

Les couloirs étaient redevenus des couloirs. Les portes étaient à leur place, et les portraits les suivaient des yeux d'une manière presque ordinaire.

Dans la grande salle, la bouche du bouffon était revenue.

« Vous avez pris votre temps.

— Tu voulais une blague », dit Max.

La tête le regarda avec espoir.

« Que dit un dragon quand on lui sert de la soupe ?

— Je ne sais pas.

— Je peux l'avoir brûlante ? »

Fnys ouvrit un œil dans les bras d'Ella.

« Ce n'est pas une blague. C'est une question raisonnable. »

Le bouffon rit quand même. D'abord un petit rire. Puis un grand, qui fit sautiller son bonnet peint.

« Celle-là, je la garde. »

Maren attendait près de la porte rouge, le livre bleu sous le bras. Bernhard, un peu derrière elle, écrivait sur une nouvelle feuille.

Il la montra à Ella.

CHERCHONS CE QUE NOUS NE SAVONS PAS.

Il y avait une tache dans le coin inférieur. Il la laissa.

« Il va falloir commencer par poser des questions aux gens, dit-il.

— Et écouter la réponse », dit Ella.

Il hocha la tête.

La Dame blanche flotta dans le couloir. Sa robe prenait de nouveau tant de place que tout le monde dut se coller au mur.

« Le conducteur est revenu. Il souhaite savoir qui va payer pour le cheval.

— Le cheval, dit Max.

— C'était aussi ma proposition. »

Fnys se réveilla complètement quand Ella le posa par terre.

« Je viens avec vous », dit-il.

Ella regarda Alfred.

Il secoua doucement la tête.

« Nous appartenons à la nuit du château. Mais maintenant, vous savez où nous trouver. »

Fnys agita la queue.

« Alors, je voudrais commander des visites. »

Max s'accroupit.

« Avec des petits pains ?

— Avec du fromage. Au présent. »

Max hocha la tête et posa une main entre les cornes du dragon.

« Tu es le meilleur dragon que je connaisse.

— Tu en connais combien ?

— Toi. »

Fnys réfléchit.

« Une majorité écrasante. »

Ella serra Maren dans ses bras. Ce fut froid au début, puis chaud, sans qu'elle puisse expliquer pourquoi.

Alfred ouvrit la porte rouge.

De l'autre côté se trouvait la soirée ordinaire.

Ella voyait la lampe de travail de sa maman. La goutte pendait toujours sous le pinceau.

Elle prit la main de Max.

« Prêt ? »

Il regarda une dernière fois derrière lui. Tous les fantômes étaient dans le couloir. Fnys était assis devant eux, le torse bombé. Un peu de fumée montait de son nez.

« Oui. »

Ils franchirent la porte.

La goutte tomba.

Leur maman se retourna.

« Bon. Je crois qu'il est temps de manger. »

Ella se jeta contre elle. Max arriva de l'autre côté, et leur maman faillit lâcher son pinceau.

« Eh bien ! Qu'est-ce qui se passe ? »

Ella voulut tout raconter. Le livre, le train, les doigts de Max. Mais sa gorge se serra et elle ne put que s'accrocher.

Leur maman posa son pinceau et les entoura de ses bras.

« Vous avez eu peur ? »

Ella hocha la tête contre son pull.

« On croyait qu'on ne pourrait pas revenir.

— Je suis là. »

Ils restèrent ainsi un moment. Personne ne les pressa.

Puis Max releva la tête.

« Il nous faut beaucoup à manger. »

Leur maman recula juste assez pour les regarder.

« Pourquoi es-tu mouillé ? Et Ella, qu'est-il arrivé à ton lacet ? »

Ella baissa les yeux. Le bout était toujours brun.

« C'est une longue histoire.

— Nous avons le temps », dit leur maman.

Alors, ils racontèrent.

Assis par terre avec des sandwiches, ils parlaient en même temps. Max commença par Bodil. Ella, par la porte rouge. Ils décidèrent de commencer par Alfred, mais Max se rappela que le petit pain était important.

Leur maman écoutait. Parfois, elle posait une question. Quand ils arrivèrent au grand pingouin, elle trouva sur son téléphone une photo du véritable oiseau qui avait autrefois été au château.

« Il avait l'air plus agacé, dit Max.

— C'est le cas de beaucoup de gens quand un cuisinier les porte », dit Ella.

Elle se mit à rire. Max aussi, et soudain ils eurent du mal à s'arrêter.

Plus tard, leur maman et Karl les accompagnèrent dehors. Près du pont, Max s'arrêta derrière la balustrade.

Son bouton reposait sur une pierre plate au bord de l'eau.

Une tige verte avait été passée dans les trous et nouée en boucle. Le bouton ressemblait à une toute petite médaille.

Karl le ramassa pour lui.

« À toi ?

— Je l'avais donné. »

Max regarda l'eau.

Une bulle éclata près de la pierre.

« Merci, Bodil », murmura-t-il.

Karl jeta un bref coup d'œil aux douves. Puis il ajusta son trousseau.

« Vous feriez mieux de rentrer », dit-il.

Ella resta un instant.

« Tu sais ce qu'il y a derrière la porte rouge. »

Karl la regarda. Les coins de sa bouche bougèrent légèrement.

« Je sais qu'il faut frapper. »

Un boum lointain retentit dans le château.

Puis une toute petite voix, très en colère :

« QUI A REMIS LE COUVERCLE ? »

Max sourit pendant toute la traversée du pont.

La prochaine fois, il apporterait un petit pain entier.

Avec du fromage.

Qu'est-ce qui est vrai dans cette histoire ?

Le château d'Aalholm existe. Il se trouve près de Nysted, sur l'île danoise de Lolland. Mais si tu visites un vieux château, un dragon ne t'accueillera pas forcément. Il est peut-être sorti déjeuner.

Ce livre mélange des traces réelles du passé d'Aalholm, de vieilles légendes et beaucoup d'imagination. Voici comment les distinguer.

L'escalier caché existe

Un escalier en colimaçon est dissimulé dans la tour sud-est. Il passe par la zone de la Chambre royale rouge et descend à la cave. En revanche, le tunnel allant jusqu'à Nysted appartient à la légende. Son existence n'est pas documentée. Les couloirs et les portes du roman sont librement inventés et ne constituent pas un plan du château.

Une lettre a été écrite à Aalholm en 1330

La plus ancienne lettre connue émise à Aalholm même date de 1330. Le livre contenant la copie qu'Alfred montre aux enfants a été inventé pour le récit. Une vieille lettre peut nous renseigner sur un lieu, même si son auteur ignorait que des enfants en entendraient parler plusieurs siècles plus tard.

La visite royale a laissé des traces sur le mur

Frédéric II et la reine Sophie ont visité Aalholm en 1585. Des noms et des devises peints à cette occasion subsistent sur un mur. Un nom est accompagné d'une tête de bouffon et d'une cruche. Le personnage a été interprété comme un bouffon de cour. Le fait qu'il raconte des blagues est une invention du roman.

Le cheval et la Dame blanche viennent de légendes

Des récits transmis évoquent un cheval fantôme et une dame blanche à Aalholm. Ils figurent notamment dans un ouvrage sur les manoirs paru en 1938. L'ancienneté d'une légende ne prouve pas l'existence d'un fantôme. L'appétit du cheval pour les rideaux et les réunions de la dame sont entièrement imaginaires.

Le comte a longtemps tenu son journal

Otto Ludvig Raben a tenu un journal en français pendant 42 ans. Il y parle notamment de la vie quotidienne. Ces écrits aident à comprendre des gens qui ont vécu longtemps avant nous. Le livre bleu de Maren et le registre de Bernhard sont, eux, fictifs. Aucune de leurs phrases dans le roman ne cite le journal du comte.

Le grand pingouin a bien séjourné à Aalholm

Frederik Christian Raben a rapporté d'Islande un grand pingouin empaillé en 1821. L'oiseau a ensuite été vendu aux enchères à Londres en 1968. Il n'est donc plus à Aalholm à l'époque où se déroule le roman. Les enfants rencontrent son souvenir magique. Le grand pingouin était une véritable espèce d'oiseau incapable de voler, aujourd'hui éteinte.

Le petit train a circulé dans le parc

Stubberup Strand Bane était une petite ligne reliant l'ancien musée de l'automobile à la côte à travers le parc du château. Le train du livre en est une version imaginaire. Les rails flottants et la discussion sur le billet du cheval n'existent que dans le récit.

Les partitions ont réellement été découvertes

En 1991, une importante collection de partitions anciennes a été découverte dans la tour sud-ouest d'Aalholm. Ce n'est pas la même partie du château que l'escalier caché de la tour sud-est. Cette découverte a inspiré les archives de la nuit. La petite chanson de lessive de Maren a été créée pour cette histoire ; elle ne provient pas de la collection.

Et Fnys et Bodil ?

Fnys, Bodil, Ella, Max, leur maman, Karl, Alfred, Maren, Poul, Søren et Bernhard sont des personnages et des créatures fictifs. Il en va de même pour la nuit du château, la porte rouge, le livre blanc et toute l'aventure des enfants. Il ne s'agit pas de récits sur des employés ou des habitants réels et particuliers d'Aalholm.

Les informations historiques ont été vérifiées dans les articles historiques publiés par le château d'Aalholm. Ces articles présentent son histoire ; la préparation de ce roman ne comprend pas une étude indépendante des archives originales. Les articles utilisés sont indiqués dans les pages suivantes.

Sources des indices historiques

Tous les articles ci-dessous sont publiés en danois sur le site du château d'Aalholm et ont été consultés le 9 octobre 2026. Les liens sont accessibles dans les éditions numériques du livre.

[Le tunnel secret d'Aalholm](#)

[La plus ancienne lettre d'Aalholm](#)

[La visite royale et les noms sur le mur](#)

[Le cheval fantôme, la Dame blanche et le bouffon](#)

[Le journal du comte](#)

[Le grand pingouin d'Islande](#)

[Stubberup Strand Bane](#)

[La découverte des partitions à Aalholm](#)